

CYCLE 3 / COLLÈGE / LYCÉE

parcours

# Les femmes pendant la Grande Guerre

INTRODUCTION

COMPÉTENCES

PARCOURS DANS LE MUSÉE

PISTES PÉDAGOGIQUES

RESSOURCES

FICHES ÉLÈVES

service éducatif





# Sommaire

**INTRODUCTION**

page 4

**DISCIPLINES & COMPÉTENCES**

page 5

**PARCOURS DANS LE MUSÉE**

pages 6 à 10

**PISTES PÉDAGOGIQUES**

page 11

**RESSOURCES**

pages 12 à 29

**FICHES ÉLÈVES**

pages 30 à 35

## INTRODUCTION

*La Grande Guerre ne se joue pas sur les seuls champs de bataille. Elle contraint à s'appuyer sur un second front, celui de l'arrière (le « home front » pour reprendre la formulation britannique) sans que aucun des belligérants n'aurait été en mesure de poursuivre la lutte au-delà de quelques semaines.*

*La première guerre mondiale est donc tout autant une épreuve pour les femmes qu'elle ne l'est pour les hommes. Elles se mobilisent en masse et participent activement à l'effort de guerre durant quatre longues années. Elles se rendent indispensables par le soutien apporté aux combattants (infirmières, mairaines de guerre) mais également, en contrebalançant le déficit de main d'œuvre masculine, en assurant le plein rendement de l'activité économique du pays (agriculture, industrie de guerre).*

*En plus de tenir le foyer et de s'occuper des enfants, en prouvant qu'elles étaient capables de suppléer les hommes dans des secteurs d'activité dont elles étaient jusqu'alors exclues, les femmes ont ainsi tenu un rôle majeur au cours du conflit.*

Sources iconographiques (de haut en bas)

- Couple britannique photographié avant le départ du mari soldat. © Historial de la Grande Guerre
- Paysannes moissonnant. © La Contemporaine
- Munitionnettes, usinage des fusées d'obus, usines Schneider à Harfleur. © Historial de la Grande Guerre
- Infirmière assistant un chirurgien en salle d'opération. © Historial de la Grande Guerre
- Postières anglaises affectées au tri du courrier militaire, 1918. © Gallica-BnF/Agence Rol
- Ramoneuse sur les toits de Paris, novembre 1917. © Excelsior - L'équipe, Roger-Viollet (Droits réservés)
- Soldats allemands en compagnie de femmes des territoires envahis. © Historial de la Grande Guerre



## DISCIPLINES & COMPÉTENCES

### • Disciplines concernées :

Histoire / Enseignement moral & civique / Français & Littérature / TICE / Arts plastiques.

### • Compétences mises en jeu :

#### → Histoire :

- Se repérer dans le temps : construire des repères historiques et chronologiques.

- Analyser et comprendre un document (texte / image).

#### → Enseignement moral & civique :

- Distinguer son intérêt personnel de l'intérêt collectif (place et rôle de certaines personnalités, hommes ou femmes, dans l'Histoire).

- Prendre part à une discussion, un débat ou un dialogue (place des femmes dans la société il y a un siècle / aujourd'hui).

#### → Français & Littérature :

- Lire des sources diverses (texte scientifique, récit, biographie...).

- Ecrire un compte-rendu de visite.

- Ecrire une biographie.

#### → TICE :

- Utiliser les genres et les outils d'information à disposition adaptés à ses recherches.

- Distinguer les sources d'information, s'interroger sur la validité et sur la fiabilité d'une information, son degré de pertinence.

- Participer à une production coopérative multimédia en prenant en compte les destinataires.

#### → Arts plastiques :

- Lire, analyser et interpréter une œuvre (affiche, peinture, photographie...).

- Expérimenter, produire, créer (réaliser une affiche qui aurait pu s'adresser aux femmes durant la Grande Guerre ou qui répondrait aux attentes et revendications des femmes quant à leur place dans la société de l'époque ou d'aujourd'hui...).

#### → Anglais :

- S'appropriier le document en utilisant des repérages de nature différente : indices extralinguistiques, linguistiques, reconstitution du sens, mise en relation d'éléments significatifs.

- Découvrir les aspects culturels d'une langue vivante étrangère et régionale.



© Historial de la Grande Guerre, Péronne

**PARCOURS DANS LE MUSÉE**
**1** Quelle est la place des femmes dans la société avant 1914 ?

Salle "Avant 1914" / Vitrine "L'Alsace-Lorraine"



Affiche publicitaire "La Lorraine".

## Pour l'enseignant(e) :

A l'aide de la lessive « La Lorraine », une blanchisseuse<sup>1</sup> française<sup>2</sup> s'affaire à effacer la tache<sup>3</sup> sur la carte de France.

<sup>1</sup> *Métier ancien alors exclusivement pratiqué par les femmes. Divers objets de l'affiche se rattachent à ce métier : baquet, planche de lavage, importante quantité de lessive. Noter également la tenue de la blanchisseuse : tablier, charlotte.*

<sup>2</sup> *Plusieurs éléments évoquent la France : le drapeau et la cocarde tricolores ainsi que les couleurs bleu-blanc-rouge utilisées pour le nom du produit.*

<sup>3</sup> *La tache couvre les régions du nord-est de la France. Elle fait référence à la défaite de 1870-1871 où la France doit céder l'Alsace et une partie de la Lorraine à l'empire allemand naissant. Les couleurs sombres de la tache évoquent le deuil, le sentiment d'humiliation ressenti à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. La publicité reprend ici les codes couleurs utilisés sur les cartes de France à l'école.*

## Avec les élèves :

- S'interroger sur les activités professionnelles spécifiquement réservées aux femmes (couturière...) et à leurs activités domestiques (tâches ménagères et entretien du foyer, éducation des enfants...). Il peut être intéressant de comparer la condition féminine de l'époque à celle d'aujourd'hui.
- Contrairement aux idées reçues, rappeler qu'avant 1914, un tiers des femmes exerce déjà une activité salariée, parfois à domicile (couturière, blanchisseuse...).
- Expliquer que néanmoins, même si au début du XX<sup>e</sup> siècle des mouvements féministes revendiquent une nouvelle place dans la société, le statut juridique des femmes reste celui défini par le code Napoléon, les plaçant sous la tutelle du père ou du mari.

Salle "1914-1916" / Vitrine "Mobilisation et invasions" (n°8)



Lithographie, L'adieu d'un soldat allemand à sa famille.

## Pour l'enseignant(e) :

Comme dans beaucoup de pays belligérants, ce soldat allemand<sup>1</sup>, répondant à l'ordre de conscription<sup>2</sup>, doit quitter les siens.

Ce départ marque une rupture dans le schéma familial traditionnel et laisse la femme seule en charge du foyer.

<sup>1</sup> La nationalité du soldat est identifiable à son uniforme, et notamment grâce au pickelhaube, le célèbre casque à pointe (voir la fosse "Le soldat allemand 1914"). Ce casque caractéristique devient un élément récurrent dans la propagande pour désigner le soldat allemand.

<sup>2</sup> La conscription est le modèle retenu dans un certain nombre de pays (Allemagne, France, Russie...). Les hommes en âge de combattre sont obligés de prendre les armes. D'autres nations, comme les pays anglo-saxons, lèvent des armées de volontaires.

• Avec les élèves :

- Observer la lithographie : point central sur la poignée de mains, cercle familial illustré par le positionnement des personnages, attitudes des uns et des autres (visages, regards...), jeux de lumière (noir complet dans la maison), coupure entre masculin et féminin (garçon au côté du père combattant faisant face aux femmes)...
- Réfléchir aux conséquences du départ pour la famille : pour le père, pour la mère mais aussi pour les enfants.

## 2 Comment les femmes sont-elles impliquées dans l'élan patriotique ?

Salle "1914-1916" / Panneau mobile (entrée de salle, à gauche)



Affiche "Appel du gouvernement",  
6 août 1914

• Pour l'enseignant(e) :

L'affiche texte<sup>1</sup> diffuse l'appel aux femmes lancé par René Viviani, président du Conseil, le 6 août 1914<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> A une époque où la diffusion de l'information se limite aux journaux et aux crieurs publics, l'affiche est un support privilégié pour toucher l'ensemble de la population. Outil de propagande indispensable dans cette guerre totale, les affiches se multiplient et deviennent de plus en plus visuelles afin de mobiliser efficacement les esprits.

<sup>2</sup> L'appel est lancé dès les premiers jours de mobilisation. Il répond à la nécessité de ne pas perdre les récoltes (moissons et vendanges) alors que les hommes sont partis à la guerre.

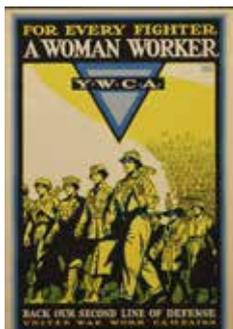
voir aussi l'affiche canadienne n°12 « They serve France. / How can I serve Canada ? » en salle « 1916-1918 » au-dessus de la vitrine « Mobilisations féminines ».

• Avec les élèves :

- Observer la construction des phrases (impératif, lexique, ponctuation, figures de style...) qui souligne l'élan patriotique exprimé par René Viviani. Relever par exemple les mots et groupes de mots qui assimilent les civils aux combattants (vaillance, champ du travail et champs de bataille...).
- Remarquer que René Viviani s'adresse également aux enfants.

### 3 De quelles façons les femmes participent-elles à l'effort de guerre ?

#### Salle "1916-1918" / Vitrine "Mobilisations féminines"



Affiche, "For every fighter a woman worker" (Ernest Hamlin Baker, 1918, Etats-Unis)

#### ● Pour l'enseignant(e) :

L'affiche de la YWCA<sup>1</sup> met en avant la mobilisation féminine aux Etats-Unis<sup>2</sup>. Elle montre une "armée" de travailleuses. Par leur engagement, elles deviennent l'égal des hommes partis combattre.

<sup>1</sup>YWCA / Young Women's Christian Association (organisation sociale œuvrant pour les droits des femmes).

<sup>2</sup>Les Etats-Unis entrent en guerre le 4 avril 1917.

#### ● Avec les élèves :

- Réfléchir aux liens possibles entre l'affiche et les mots de René Viviani, « Remplacez sur le champ du travail ceux qui sont sur les champs de bataille ».
- Identifier les métiers exercés par ces femmes (évoquant des usines et de l'industrie de guerre).
- Relever les aspects militaires de cette affiche dans l'image (uniformes, marche au pas...) et le slogan (fighter, line of defense).

→ Comprendre l'idée de « seconde ligne de défense ».

→ Sur l'ensemble de la vitrine, lister les professions et activités pratiquées par les femmes durant la Grande Guerre.

#### Salle "1916-1918" / Panneau mobile (à côté de la fosse "Se protéger dans la guerre totale")



Brevet de Marraine (Victor Descaves, 1916, France)

#### ● Pour l'enseignant(e) :

Même si y sont représentés les symboles de la République (drapeau, bonnet phrygien...), ce brevet n'est pas un document officiel. Il est décerné directement par le poilu à sa marraine de guerre<sup>1</sup> en reconnaissance de son soutien<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Fin 1915, des premières annonces sont publiées dans les journaux : poilus demandant une marraine ou femmes proposant leur soutien.

<sup>2</sup> Le soutien peut prendre plusieurs formes : correspondance régulière, envoi de colis (vêtements, alimentation...), et éventuellement rencontres pendant les permissions.

#### ● Avec les élèves :

- S'interroger sur le rôle de la marraine et son importance en période de guerre.

### 3 Quelle place réserve-t-on aux femmes après la guerre ?

#### Salle "Après-guerre" / Vitrine "Reconstruction matérielle"



Affiche, L'emprunt de la Paix (Henri Lebasque, 1920)

#### ● Pour l'enseignant(e) :

Après l'armistice, l'heure est venue de reconstruire : bâtiments, industries, voies de communication, commerce, cultures... Pour financer cette reconstruction, l'affiche incite la population à souscrire à l'emprunt<sup>1</sup>. Sur cette affiche, alors que les hommes s'affairent à la reconstruction (arrière-plan), la femme retrouve la place de mère au foyer qu'elle tenait avant-guerre<sup>2</sup>. Sa mission première est de participer au repeuplement de la France<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Quatre grands emprunts nationaux ont déjà été lancés de 1915 à 1918 pour financer la guerre.

<sup>2</sup> Dès le 13 novembre 1918, une circulaire du ministère de la Reconstruction appelle les femmes à quitter leurs emplois afin de laisser place aux hommes revenant du front.

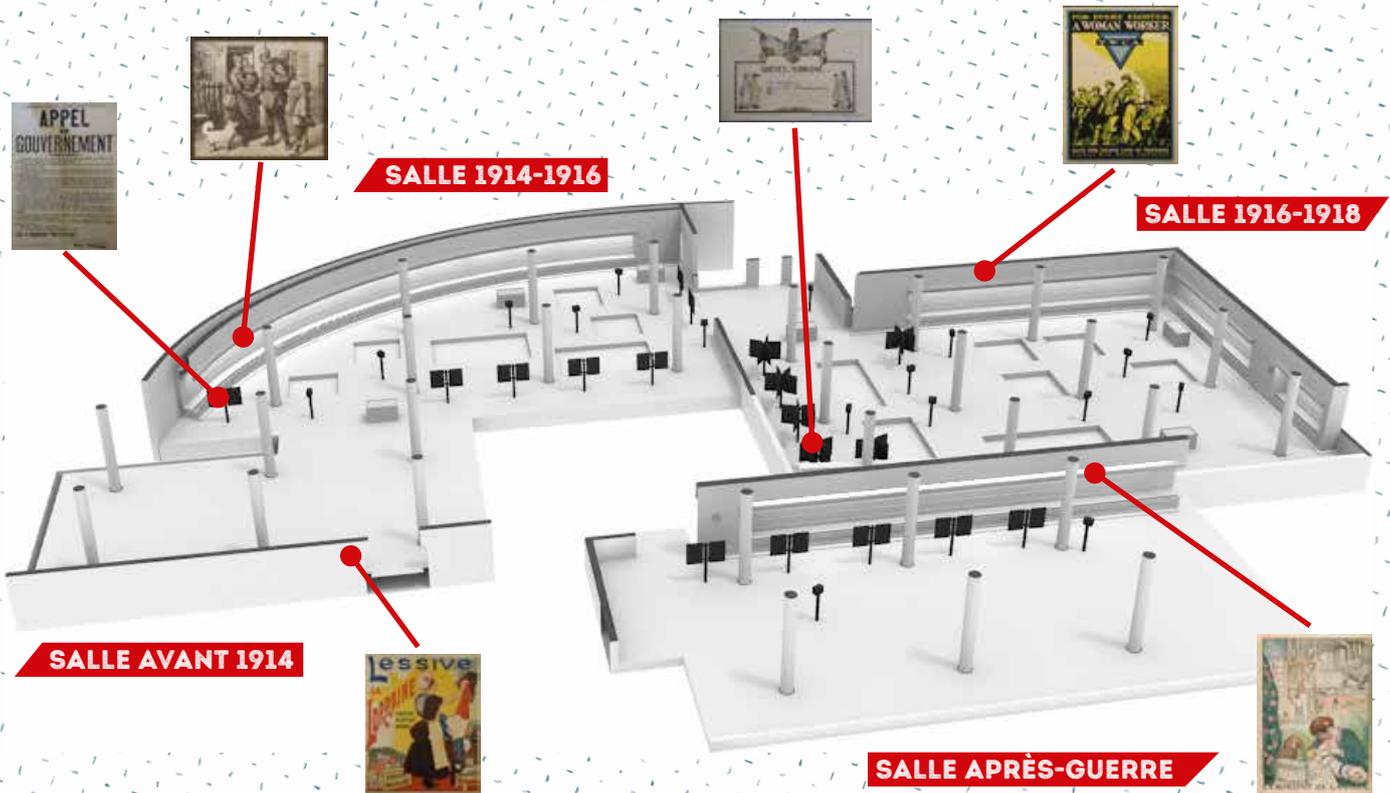
<sup>3</sup> En France, la guerre a causé 1,4 million de morts chez les combattants et, sur un plan démographique, le pays a connu un déficit de naissances.

#### ● Avec les élèves :

- Repérer les différents domaines de la reconstruction.
- Analyser la place des femmes et des hommes pendant la reconstruction et l'après-guerre.

**CYCLE 3 / COLLÈGE / LYCÉE  
FICHE ENSEIGNANT**

**PARCOURS DANS LES SALLES DU MUSÉE**



## PISTES PÉDAGOGIQUES

### 1 Au musée

- Parcours proposé dans ce dossier (voir page 6).

L'activité peut s'accompagner de prises de notes et de photographies d'objets pour la synthèse au retour en classe.

### 2 En classe

- Français :

- La biographie : à partir des treize biographies proposées dans la rubrique « Ressources » (page 12) et des fiches élèves (page 30).

*[Au choix, l'enseignant peut exploiter ces biographies lors du parcours dans les salles du musée pour illustrer certains aspects de l'engagement des femmes durant le conflit et/ou au retour en classe pour prolonger et approfondir le parcours.]*

- TICE :

- A partir des productions réalisées en français et/ou en arts plastiques et des photographies prises pendant le parcours dans les salles de l'Historial, réaliser un carnet numérique pour rendre compte de ce que fut la vie des femmes pendant la Grande Guerre.

- Arts plastiques :

- Réaliser une affiche qui aurait pu s'adresser aux femmes durant la Grande Guerre.
- Réaliser une affiche qui répondrait aux attentes et revendications des femmes quant à leur place dans la société de l'époque ou d'aujourd'hui...

*[Travail préliminaire nécessaire autour de l'affiche : le slogan, l'illustration...]*

- La représentation du corps féminin : Félix Alfred Desruelles, statue "La Paix armée", 1900 (Salle Avant-guerre) / Otto Dix, eaux fortes "Soldats du front à Bruxelles" et "Visite à Madame Germaine à Méricourt", 1924 (Salle Otto Dix) / Charles Sarrabezolles dit Carlo, statue "L'âme de la France", 1921 (Salle Après-guerre) / ...
- Les souffrances des femmes : Abel Faivre, lithographie "Ma maman" (Salle 1914-1916) / Robe de deuil (Salle 1914-1916) / André Devambeze, triptyque "La pensée aux absents", 1927 (Salle 1916-1918) / Otto Dix, eaux fortes "Maison détruite par les bombardements à Tournai" et "La folle de Sainte-Marie-à-Py" (Salle Otto Dix) / Charles Fouqueray, affiche "Journée des régions libérées", 1919 (Salle Après-guerre) / ...
- Les allégories : Félix Alfred Desruelles, statue "La Paix armée", 1900 (Salle Avant-guerre) / Rich Dornmeyer, tableau "Germania" (Salle Avant-guerre) / Statuette de l'allégorie de la Victoire (Salle Après-guerre) / Charles Sarrabezolles dit Carlo, statue "L'âme de la France", 1921 (Salle Après-guerre) / ...

## RESSOURCES

## 1 Témoignages

• **Blaise Cendrars, *La main coupée* (éd. Denoël, 1945)**

« [...] on était à l'entrée de l'hiver. Des ligues patriotiques avaient fait appel au cœur des Françaises. Les mères, les sœurs, les fiancées, les épouses, les maîtresses des soldats, les vieilles filles, toutes les femmes avaient tricoté. Les sacs des hommes étaient bourrés d'effets chauds, chaussettes de laine, gants, mitaines, moufles, tour-de-cou, cache-nez, passe-montagnes, ceintures de flanelle, chandails, tricotés, plastrons en poils de chameau. »

• **Blaise Cendrars, *J'ai saigné* (éd. Hatier, 1938)**

« C'était un gros poupon docile, glouton et malhabile, qui répandait sa soupe sur les draps et qui se mettait dans des colères ridicules quand on voulait toucher à la grande capote d'artilleur déployée sur son lit, dans les plis de laquelle brillait une Légion d'honneur toute neuve, croix que ce bébé-adulte couvrait des yeux et que ses doigts gourds caressaient sans discontinuer, et jusque dans son sommeil, comme un nourrisson son hochet. Et cela était assez pathétique de voir Mme Adrienne, qui venait plusieurs fois par jour s'asseoir à son chevet, rééduquer cet homme fait, musclé, fort et bien proportionné quoique trop grand, lui réapprendre l'usage de ses membres, lui mettre une boule de verre dans le creux de la main, en prononçant distinctement et avec insistance les mots : boule - rond - froid, guetter dans ses yeux intelligents si ces mots éveillaient quelque notion dans sa

conscience ou, comme à un enfant, lui présenter un alphabet en couleurs et tâcher de lui faire dire avec elle, en suivant les lettres, les syllabes du doigt : B-A-BA = BABA. T-O-TO = TOTO. R-I-RI = RIRI, etc...

- Avez-vous remarqué ses yeux quand une étincelle s'y allume ? disait Mme Adrienne après chaque séance. Il fait de grands progrès depuis que vous êtes là, vous savez. Je suis sûre qu'il comprend maintenant tout ce qu'on lui dit. Bientôt, il parlera.

Et l'infirmière sortait pleine de foi, vaquer à ses autres travaux, pour revenir deux, trois heures après faire encore risette à l'homme-poupon et recommencer à lui réapprendre tout par le commencement avec une merveilleuse, une angélique, une inépuisable, une radieuses patience. »

• **Pierre Chaîne, *Mémoires d'un rat* (éd. Tallandier, 1917)**

« [...] l'épouse de Juvenet tranchait violemment sur les autres femmes de permissionnaires. Moi qui avait rencontré des soldats de toutes les couleurs, je crus d'abord que c'était une Hindoue, bien que sa peau me parût plutôt safran que cuivrée. Mme Juvenet avait déjà deviné la cause du recul marital :

- Tu ne savais donc pas que je travaillais dans les munitions ?

- Si, mais pourquoi t'es-tu fait teindre en jaune ?

- C'est la mélinite, expliqua-t-elle. »

• **Roland Dorgelès, *Bleu horizon* (éd. Albin Michel, 1949)**

« Les marraines ne sauront jamais

combien d'heures elles passent au créneau, dans les yeux nostalgiques de leurs filleuls, tandis que les fusées rayent les ténèbres de leur jet d'eau blafard, elles ne sauront jamais ce que peuvent contenir de tendresse les dix lignes crayonnées d'une carte militaire. Lisez bien, lisez mieux, petites qui riez, ces baisers qu'un soldat vous envoie sont peut-être les derniers... »

• **Elie Faure, *La Sainte Face* (éd. Bartillat, 1917)**

« Pourquoi donc n'y a-t-il pas de femmes ici, quand ils meurent ? Oh ! ces infirmiers gauches, qui circulent avec leurs gros souliers, leurs grosses mains, leurs grosses voix, leurs grosses pipes, qui ne savent pas les déshabiller, qui ne savent pas les laver, qui ne savent pas leur changer l'oreiller de place, qui ne savent pas leur parler, qui ne savent pas leur sourire, qui ne savent pas mettre une main sur leur front où la sueur poisseuse colle les cheveux, ni l'oreille près de leurs lèvres quand elles appellent une maman qui ignore ce qui se passe à ce moment-là ! Mourir seul, avec un homme indifférent près de soi, ou « plein de bonne volonté ! »... Avec un homme qui, comme tous les hommes, ne sait pas aider à mourir ! »

• **Jean Giono, *Le grand troupeau* (éd. Gallimard, 1931)**

« A des moments, Julia s'arrête de manger, les mains à plat au bord de la table, les reins courbés, les bras pliés comme une qui va bondir vers quelque chose. Puis elle repart à s'emplir de nourriture, vite ; mais son œil garde l'inquiétude. Elle se dresse qu'elle mâche encore la dernière bouchée. Elle s'est harnachée de moisson, comme au matin : la large

ceinture de cuir, la corne de bœuf, la faux.

- Pas la sieste ? demande Madeleine.
- Non, dit Julia, qui boucle la ceinture.
- Ça tape dur. Tu auras mal, dit Madeleine.
- Oui, répond Julia les dents serrées.

Elle a chargé la faux sur l'épaule et elle est partie sans plus rien dire. »

• **Pierre Loti, *Soldats bleus* (éd. La Table ronde, 1914-1918)**

« Nos femmes françaises, la guerre les a magnifiquement agrandies, comme nos soldats, et, dans tous les mondes, la plupart se révèlent sublimes. Paysannes à la charrue ou aux moissons, s'efforçant avec un inlassable courage de suffire aux plus rudes besognes, aussi bien les aïeules, toutes ridées et courbées, que les jeunes, apportant parfois aux champs un petit bébé dans ses maillots, qu'elles posent endormi sur l'herbe. Elles labourent la terre, elles fauchent les épis, tout cela pour que le fils ou l'époux, s'il revient de l'abominable tuerie allemande, trouve la petite propriété bien entretenue, en même temps que la maison bien en ordre. Et, tout en haut de l'échelle, [...] les élégantes, même celles qui furent des oisives et des frivoles, aujourd'hui quittent leur luxe ; pour tout donner, elles se privent de ce qui leur semblait essentiel, et elles peinent avec joie à des travaux dont elles se croyaient incapables ! Dans leur blouse d'infirmière, nuit et jour elles s'épuisent au chevet des blessés, mettant leurs mains blanches à des épreuves naguère bien inattendues, et, devant les obligations les plus répugnantes, elles

gardent le joli sourire qui enchante les agonies. »

● **Joseph Kessel, *Première Guerre mondiale* (éd. Gallimard, 2018)**

« [...] une mère, attendant dans l'angoisse depuis un mois des nouvelles de son fils, reçoit à la fois une douzaine de lettres et ce P.S du ministère de la guerre : Tué. Sans préparation, sans ménagements, ce mot bref, tranchant et lourd comme un couperet, est asséné en plein cœur de mère. Et la malheureuse femme n'a plus qu'à ployer sous le choc. »

● **Henriette Rémi, *Hommes sans visage* (éd. Slatkine, 2014)**

« Au premier instant, je n'ose presque pas regarder le blessé. Il m'inspire une horreur et une pitié si intenses que je crains qu'il ne lise ces sentiments dans mon regard. Mais je me rends compte bientôt qu'il est aveugle, et mes yeux ne peuvent plus se détacher de lui [...]. Il n'a qu'une jambe ; son bras droit est enveloppé dans un épais pansement. Sa bouche est complètement tordue par une grosse cicatrice qui descend jusqu'au bas du menton. Du nez il ne reste que deux énormes narines, deux trous noirs qui semblent capter votre regard [...]. »

● **Marcelle Capy, article paru dans *La Voix des femmes* (1917)**

« L'ouvrière, toujours debout, saisit l'obus, le porte sur l'appareil dont elle soulève la partie supérieure. L'engin en place, elle abaisse cette partie, vérifie les dimensions (c'est le but de l'opération), relève la cloche, prend l'obus et le dépose à gauche. Chaque obus pèse sept kilos. En temps de production normale, 2.500 obus passent en 11 heures entre ses mains. Comme elle

doit soulever deux fois chaque engin, elle soupèse en un jour 35.000 kg. Au bout de trois quarts d'heure, je me suis avouée vaincue. J'ai vu ma compagne toute frêle, toute jeune, toute gentille dans son grand tablier noir, poursuivre sa besogne. Elle est à la cloche depuis un an. 900.000 obus sont passés entre ses doigts. Elle a donc soulevé un fardeau de 7 millions de kilos. Arrivée fraîche et forte à l'usine, elle a perdu ses belles couleurs et n'est plus qu'une mince fillette épuisée. »

● **Emilie Carles, *Une soupe aux herbes sauvages* (éd. Pocket, 2004)**

« Avant de s'en aller, [mon frère] Joseph m'avait appris à labourer. Le plus dur n'était pas tant de se débrouiller avec un mulet ou un attelage de vaches que de tenir le manche de la charrue. Je n'étais pas grande. Je me souviens que nous avions une charrue toute simple, un araire avec un manche fait pour un homme. Pour moi, il était bien trop haut. Quand je faisais un sillon avec cet engin, chaque fois que j'accrochais une pierre, je recevais le manche dans la poitrine ou dans le visage. Pour moi, labourer était un véritable calvaire. »

● **Julie Crémieux, *Souvenirs d'une infirmière* (éd. F. Rouff, 1918)**

« [...] maintenant que les voilà seules, toutes, même les plus habituées à se ménager, à s'écouter, femmes jeunes ou âgées et jeunes filles offrent avec un élan admirable leurs services aux Sociétés de secours aux blessés. Le siège social des trois sociétés de la Croix-Rouge est littéralement envahi. [...] toutes les femmes mues par un bel élan de patriotisme et d'abnégation voulaient être infirmières. »

### ● Une infirmière anonyme

« Je tente de déshabiller un malheureux mais, devant ses hurlements, je m'arrête, effrayée et j'appelle un médecin. Il a tout le bas-ventre enlevé, la vessie déchirée, le pied écrasé. On le chloroforme et, dans son rêve, il se croit toujours à la bataille. Sa voix douce est devenue terrible. Les blessés arrivent, si nombreux qu'on les panse sur place. Une effroyable odeur de sang, de chair meurtrie et putréfiée flotte dans l'air. »

## 2 Bibliographie

### Ouvrages d'historiens :

- ANTIER-RENAUD Chantal, *Les femmes dans la Grande Guerre, 14-18* éditions, 2011
- BINOT Jean-Marc, *Héroïnes de la Grande Guerre*, éd. Fayard, 2008
- GASQUET Martine, *Les oubliées de la victoire : les femmes dans la guerre de 1914*, éd. Gilletta, 2015
- JOUVE Franck & Michèle, *La vraie histoire des femmes de 14-18*, Chroniques éditions, 2013
- THEBAUD Françoise, *Les femmes au temps de la guerre de 14*, éd. Payot & Rivages, 2013

### Littérature jeunesse :

- CUENCA Catherine, *La marraine de guerre*, éd. Livre de Poche Jeunesse, 2014
- DEL MORAL Valentine & RAQUILLET Pauline, *Elles aussi ont fait la Grande Guerre*, éd. Oskar Jeunesse, 2014

- PINGUILLY & ZAÛ, *La maîtresse ne danse plus*, éd. Rue du Monde, 2014

### Bandes dessinées :

- CRUCHAUDET Chloé, *Mauvais genre*, éd. Delcourt, 2013
- DE METTER & CATEL, *Le sang des Valentines*, éd. Casterman, 2004
- DEWAMME & SERVAIS, *Tendre Violette (Tome 4, L'Alsacien)*, éd. Casterman, 2002
- QUELLE-GUYOT & MORICE, *Facteur pour femmes*, éd. Grand Angle, 2015

## 3 Monuments & mémoriaux

Monument aux femmes du monde rural, Verdun (Meuse)



« Honneur du mérite agricole 1914-1918 – Honneur et Agriculture »

© Camille Floremont / Tourisme Grand Verdun

Monument aux infirmières, Reims (Marne)



« Sur terre et sur mer, elles ont partagé les dangers du soldat. Elles ont bravé dans les hôpitaux bombardés et torpillés le feu de l'ennemi, la contagion, l'épuisement. En consolant la douleur, elles ont aidé la victoire. Honneur à elles, elles vivront à jamais dans le souvenir de leurs patries fières et reconnaissantes » © Gérald Garitan

Monument aux infirmières, Pierrefonds (Oise)



« In memoriam – Gloire aux infirmières militaires de France – Les anciens combattants reconnaissants » © P. Poschadel

L'aile droite du monument rend un hommage particulier à Elizabeth (Jeanne) Jalaguier, mortellement blessée en ce lieu le 28 août 1918 : « Animée du plus bel esprit de sacrifice et du plus pur idéal patriotique, fut tuée à son poste au milieu des blessés qu'elle réconfortait par sa présence au cours d'un bombardement aérien » (Clemenceau).

Monument aux infirmières, Berck (Pas-de-Calais)



« Aux infirmières françaises 1914-1918 – Les combattants reconnaissants » © Serge Dybov

Mémorial aux femmes de la Grande Guerre, La Boisselle, Lochnagar Crater (Somme)



© Service éducatif Historial de la Grande Guerre



Le mémorial est composé d'une stèle en granit et d'un banc portant tous deux l'emblème de la Croix-Rouge et les inscriptions suivantes :

- sur la stèle : « Dédicée aux femmes vaillantes de toutes nationalités ayant servi durant la Grande Guerre ».
- sur le banc : « En mémoire des infirmières et des personnels auxiliaires volontaires de tous pays ayant servi durant la Grande Guerre ».


**Biographies**


© Library of Congress

**MARIE  
CURIE**


Née en Pologne le 7 novembre 1867, Maria Sklodowska épouse Pierre Curie en 1895 qui partage sa passion pour les sciences. Désormais nommée Marie Curie, elle s'intéresse particulièrement aux travaux d'Henri Becquerel qui a révélé les rayonnements de l'uranium aussi appelé radioactivité. Avec son mari, elle découvre deux éléments inconnus : le polonium et le radium. Le prix Nobel de physique leur est décerné en 1903, faisant de Marie Curie la première femme à le recevoir. Elle est aussi la première femme à occuper une chaire\* universitaire après le décès accidentel de son mari en 1906. Poursuivant ses recherches sur le radium, elle reçoit le prix Nobel de Chimie en 1911.

Lorsque la Première Guerre mondiale éclate, Marie Curie souhaite mettre ses travaux sur le radium au service de la France, son pays d'adoption : « Ayant voulu [...] me mettre au service de la Défense nationale [...] je me suis aussitôt orientée du côté de la radiographie ». Marie Curie constate que très peu d'hôpitaux disposent d'appareils à rayons X et de médecins formés à leur utilisation. Or, en temps de guerre, ces appareils revêtent une importance toute particulière puisqu'ils permettent de repérer des fractures et de localiser balles et éclats d'obus avant toute intervention chirurgicale.

Malgré la résistance des autorités, elle obtient son permis de conduire et une attestation du ministère de la Guerre pour mettre en place une équipe de manipulateurs pour les services de radiologie. Elle devient directrice du service de radiologie de la Croix Rouge. Une nouvelle aventure peut commencer...

Convaincue qu'il ne faut pas déplacer les blessés mais qu'il faut transporter les appareils vers le front, elle décide de créer des unités radiologiques mobiles avec l'aide de riches bienfaiteurs, de l'Union des Femmes de France et du Patronage national des blessés. Les véhicules, baptisés « petites Curie », abritent tout le matériel radiographique nécessaire ainsi que des paires de gants destinées à protéger des radiations les mains des manipulateurs. Dans chaque véhicule prennent place un médecin, un opérateur et un chauffeur.



Radiographie d'un blessé touché par balle au thorax. © Historial de la Grande Guerre


 balle

En deux ans, Marie Curie enseigne à 150 élèves les bases des mathématiques élémentaires, de physique et d'anatomie. Ces manipulatrices sont envoyées dans les zones de combat à l'issue de leur formation. La radiologie permet de localiser et d'extraire rapidement un certain nombre de projectiles. Grâce aux « petites Curie », plus d'un million de blessés auront été secourus.

Marie Curie au volant d'une voiture radiologique, 1917.

© Musée Curie/  
Coll. ACJC (Droits réservés)



La guerre terminée, elle reprend son poste à l'institut du radium et transmet sa passion à sa fille Irène qui recevra elle-aussi le prix Nobel de Chimie en 1935 avec son mari Frédéric Joliot. Après avoir consacré sa vie à la science, Marie Curie décède en 1934 d'une leucémie certainement liée à ses recherches sur la radioactivité.

\* poste permanent d'enseignant-chercheur à l'université.


**LOUISE  
DE BETTIGNIES**


© Droits réservés

Louise de Bettignies naît le 15 juillet 1880 à Saint-Amand-les-Eaux dans une famille noble, appauvrie par des revers financiers. Elle doit gagner sa vie comme gouvernante ou préceptrice dans de grandes familles à travers toute l'Europe. Cela explique que cette jeune femme, moderne et cultivée, parle couramment l'anglais, l'allemand, l'italien, et un peu le russe, le tchèque et l'espagnol.

Après l'invasion de Lille, en octobre 1914, elle se réfugie à Saint-Omer pour soigner les blessés. En février 1915, elle s'engage comme agent de renseignement auprès des Anglais dans le "Secret Intelligence Service" sous le pseudonyme d'Alice Dubois. Marie-Léonie Vanhoutte, alias Charlotte Lameron, la rejoint bientôt. Le "Réseau Alice" compte plus de 80 agents dans la région de Lille, site stratégique de l'armée allemande, avant de s'étendre à Cambrai, Valenciennes et Saint-Quentin. Ils surveillent les mouvements de troupes, repèrent les batteries de canons et les dépôts de munitions, aident les soldats alliés à fuir clandestinement vers la Hollande, pays neutre.

Installée en Belgique, Louise assure la transmission des documents aux Britanniques. En septembre 1915, son amie Marie-Léonie tombe dans un piège. Moins d'un mois plus tard, en octobre, c'est au tour de Louise d'être arrêtée. En mars 1916, un Conseil de Guerre allemand les condamne toutes deux à mort. La peine de Marie-Léonie Vanhoutte est commuée en quinze ans de travaux forcés, celle de Louise à la perpétuité. Emprisonnée près de Cologne, en Allemagne, Louise de Bettignies conserve la même détermination, organisant la contestation au cœur-même

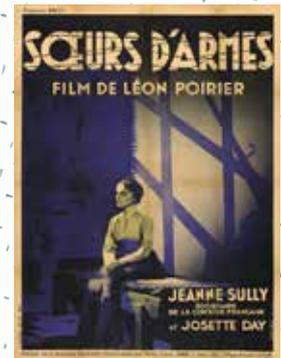
de sa prison. Elle meurt le 27 septembre 1918, des suites d'une pleurésie mal soignée.

La croix qui signalait sa tombe provisoire à Cologne est aujourd'hui conservée telle une relique dans la basilique de Notre-Dame-de-Lorette. Le corps de celle que les Anglais appellent "the queen of spies" (la reine des espions), repose désormais dans le caveau familial à Saint-Amand-les-Eaux. Un monument, inauguré par le Maréchal Foch le 13 novembre 1927, lui rend hommage à Lille ; on y voit un soldat français agenouillé embrasser la main de Louise, exprimant ainsi sa reconnaissance envers celle que Monseigneur Charost surnommait la "Jeanne d'Arc du Nord". En 1937, Léon Poirier réalise un film, « Sœurs d'armes », pour raconter son histoire.



Monument à Lille portant l'inscription :

« A Louise de Bettignies, et aux femmes héroïques des pays envahis, la France reconnaissante » © Velvet



Affiche du film de Léon Poirier. © Droits réservés

### Citation à l'ordre de l'Armée du 20 avril

**1916** : "Mlle Louise de Bettignies s'est volontairement dévouée pendant plusieurs mois, animée uniquement par le sentiment patriotique le plus élevé, pour rendre à son pays un service des plus importants pour la Défense Nationale. A affronté avec un courage inflexible, toutes les difficultés périlleuses de sa tâche patriotique. A surmonté pendant longtemps ces difficultés, grâce à ses capacités et à son dévouement, risquant sa vie en plusieurs occasions, assumant les plus graves responsabilités, déployant en un mot un héroïsme qui a été rarement surpassé."

EMILIENNE  
MOREAU

© Gallica-BnF

Émilienne Moreau naît le 4 juin 1898 à Wingles, dans le Nord. La famille s'installe en juin 1914 à Loos-en-Gohelle où le père, jusqu'alors mineur, prend la gérance d'un commerce. Elle a 16 ans lorsqu'il meurt le 6 décembre 1914, victime des privations alimentaires (la ville est alors occupée par les troupes allemandes). Son frère aîné, Henri, meurt au combat un peu plus tard. En février 1915, refusant de voir les enfants de Loos livrés à eux-mêmes, sans instituteurs ni personne pour les remplacer, Emilienne Moreau improvise une école dans une cave et assure elle-même les cours.

Elle obtient l'autorisation des autorités allemandes d'aller glaner du charbon afin d'alimenter le poêle de sa salle de classe. Elle en profite pour observer attentivement les positions de l'ennemi, sachant que ses connaissances pourraient se révéler utiles. L'occasion se présente le 25 septembre 1915 lorsque les troupes britanniques – les Highlanders écossais du 9<sup>th</sup> Black Watch – préparent une attaque. Émilienne va à leur rencontre, les prévient du piège tendu par les Allemands et leur donne des informations sur les positions ennemies. L'offensive est lancée. La maison des Moreau est transformée en poste médical. Durant vingt-quatre heures, Émilienne, alors âgée de 17 ans, aide le médecin écossais, aide à transporter les blessés et donne les premiers soins. Son dévouement provoque l'admiration de tous les soldats. Mais elle fait bien plus encore : les rues qui mènent à son magasin sont sous le feu de tireurs isolés allemands. Au péril de sa vie, elle indique aux blessés les passages les plus sûrs. Le soir venu, elle n'hésite pas à participer aux combats avec les soldats britanniques et, armée de grenades, elle

participe à l'élimination de deux soldats allemands équipés de fusils et retranchés dans une maison du voisinage. En fin de soirée, elle abat de ses propres mains deux ennemis qui menacent le poste de secours. Cet exploit provoque la colère des Allemands et sa tête est mise à prix.



*The War Illustrated* : « Une Jeanne d'Arc dans les lignes britanniques à Loos ». © Droits réservés

Ses actes héroïques lui valent diverses reconnaissances : récompenses militaires (citation à l'ordre de l'Armée, Croix de Guerre...), articles dans de nombreux journaux, cartes postales à son image... Surnommée « l'héroïne de Loos » par les Anglais, elle reçut également diverses distinctions militaires britanniques.

Évacuée après la libération de Loos, Émilienne reprend ses études et, jusqu'à la fin de la guerre, est institutrice dans une école de garçons à Paris.



*Le Monde illustré* : au milieu de grands blessés de guerre, Emilienne Moreau reçoit la Croix de guerre, Versailles, 27 novembre 1915. © Historial de la Grande Guerre

Pendant la Seconde Guerre mondiale, elle fait à nouveau preuve de son patriotisme et de son courage. Elle s'engage dans la Résistance et recevra la Croix de compagnon de la Libération, la Croix de guerre 1939-1945, la Croix du combattant volontaire de la Résistance et sera élevée à la dignité d'officier de la Légion d'Honneur.



© Library of Congress

**EDITH  
 CAVELL**

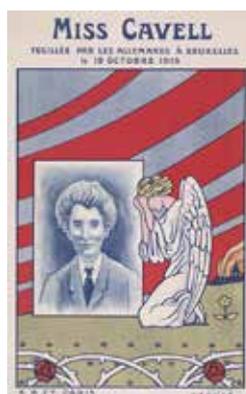

Née en Angleterre en 1865, fille de pasteur, Edith Cavell étudie en Belgique, puis en Suisse avant de partir en Allemagne. En 1895, de retour en Angleterre, elle travaille comme gouvernante puis obtient son diplôme d'infirmière au London Hospital. En 1906, elle retourne à Bruxelles et devient infirmière en chef de l'Institut de Chirurgie. En 1908, elle est nommée directrice de l'école des infirmières de l'Institut médical Berkendael de Bruxelles.

En 1914, lorsque l'armée Allemande envahit la Belgique, on installe un hôpital de la Croix-Rouge dans l'école d'Edith Cavell. Très vite, l'hôpital devient aussi un centre d'accueil pour les soldats français et anglais qui veulent rejoindre leurs régiments, et aussi des soldats belges qui veulent rejoindre l'armée en passant par les Pays-Bas.

Fin 1914, le château de Bellignies de la princesse Marie de Croÿ, près de la frontière belgo-française, concentre une foule de soldats essayant de rejoindre leurs régiments ou de fuir vers l'Angleterre. Apprenant que la famille de Belleville, de Montignies, amène des soldats à l'institut d'Edith Cavell par une route d'évasion, on donne à ces soldats des vêtements civils et des faux papiers d'identité avant de les aider à rejoindre Bruxelles et de les confier à l'équipe d'Edith Cavell. Elle s'affirme comme un maillon essentiel de ce réseau d'évasion qui permet à près de 200 soldats d'échapper aux Allemands. Après avoir été probablement dénoncés, plus de 60 membres du réseau sont arrêtés. Edith Cavell, arrêtée le 15 août 1915, est emprisonnée.

Son procès commence le 7 octobre 1915.

Ayant horreur du mensonge, Edith avoue la vérité. Cette attitude lui est reprochée par certains car cela entraîne l'arrestation d'autres agents et participe à l'effondrement du réseau. L'opinion publique est convaincue que les Allemands n'oseront pas prononcer la peine de mort pour une femme ; ces derniers souhaitent au contraire faire un exemple. La peine de mort est pourtant prononcée pour haute trahison. Edith Cavell est fusillée le 12 octobre 1915 à 7h du matin. Cette exécution, qualifiée d'assassinat, fait scandale chez les Alliés et dans les pays neutres et incite des milliers d'hommes à se porter volontaire dans l'armée britannique pour combattre l'Allemagne.



Carte postale :  
 "Edith Cavell,  
 fusillée par les  
 Allemands"  
 © Library of  
 Congress



*Sur le Vif*, 20 novembre 1915  
 - Sergent recruteur en  
 Grande-Bretagne incitant  
 les hommes à s'enrôler : «  
 Le sang de la martyre crie  
 vengeance ». © Historial  
 de la Grande Guerre

*En 1919, le corps d'Edith Cavell est ramené en Angleterre et enterré dans l'abbaye de Westminster. Sa mémoire est honorée dans le Musée de l'Armée belge ainsi qu'à l'Institut des infirmières de Bruxelles. Au Canada, une montagne porte même son nom. Edith Cavell est devenue le symbole de la résistante, intransigente et courageuse.*



Mémorial Edith Cavell, Bruxelles.  
 © Robert Cutts



© Library of Congress

**MARIE  
MARVINGT**


Si l'Histoire l'a un peu oubliée, Marie Marvingt est un personnage incroyable. Née en 1875, à une époque où le rôle des femmes est extrêmement codifié, elle décide de tracer son propre chemin sans se soucier des préjugés. A 5 ans, elle est déjà une excellente nageuse ; à 15 ans, elle participe à des courses cyclistes ; à 24 ans, elle obtient son permis de conduire puis à 35 ans, son brevet de pilote d'avion... Marie Marvingt est une pionnière qui s'intéresse à tout. Elle parle sept langues, fait des études de médecine, dessine, sculpte, publie des romans. Mais sa grande passion est le sport dont elle explore toutes les disciplines (cyclisme, alpinisme, ski, escrime, tir, équitation...).



*Le Miroir des Sports*, 28 octobre 1920 : « Mlle Marvingt, une femme qui pratique tous les sports ». © Gallica-BnF



Bien évidemment, lorsque la guerre éclate en 1914, celle que l'on appelle « la fiancée du danger » ou « Marie casse-cou » veut prendre part à l'aventure. Sous identité masculine et habillée en homme, on la retrouve auprès des poilus du 42<sup>e</sup> bataillon de chasseurs à pied en première ligne ; rapidement démasquée, elle est malgré tout autorisée à rester sur le front en qualité d'infirmière. Elle met alors son expérience de pilote pour initier et organiser le transport des blessés par avion puis prend part, avec l'autorisation du général Foch, aux premières opérations

de bombardements aériens. On la retrouve encore dans les Dolomites, sur le front italien, dans les rangs du 3<sup>e</sup> régiment de Chasseurs alpins.



*Le Miroir des Sports*, 28 octobre 1920 : Marie Marvingt en uniforme dans les tranchées.  
© Gallica-BnF

Avec 34 décorations, Marie Marvingt est la femme la plus décorée du XX<sup>e</sup> siècle. La Croix de guerre lui est décernée en 1915 après l'attaque aérienne menée sur une caserne allemande de Metz. Elle est faite chevalier de la Légion d'Honneur en 1935.

Celle que le *Chicago Tribune* surnomma « la femme la plus extraordinaire depuis Jeanne d'Arc » poursuit sa vie trépidante jusqu'à sa mort. Elle fête ses 80 ans à bord d'un avion de chasse et obtient à 86 ans son brevet de pilote d'hélicoptère. Cette même année, elle enfourche son vélo à Nancy pour se rendre à Paris !



Timbre poste à l'effigie de Marie Marvingt.


**MARIA  
 BOTCHKAREVA**


© Library of Congress

D'origine paysanne, Maria Botchkareva est fille et épouse de militaire. Ardente patriote, elle souhaite participer à la défense de son pays et adresse au tsar Nicolas II une demande pour intégrer l'armée : « L'esprit de sacrifice avait pris possession de moi. Mon pays m'appelait. Une force irrésistible, venue de l'intérieur, m'entraînait ». Elle parvient ainsi à rejoindre sur dérogation spéciale un bataillon de réserve.

Lorsqu'en mars 1917 les troubles révolutionnaires secouent la Russie et que les soldats refusent de combattre ou désertent en masse, elle obtient du gouvernement provisoire de former un bataillon féminin dont elle prend le commandement. Maria Botchkareva entend prouver, là où les hommes font preuve de lâcheté, que les femmes ne les suivront pas dans le déshonneur. A la tête de son « bataillon de la mort », celle que l'on surnomme Yashka espère bien piquer au vif l'orgueil des hommes et les inciter à faire leur devoir. Trois cents femmes, volontaires, s'engagent et suivent un entraînement intensif.



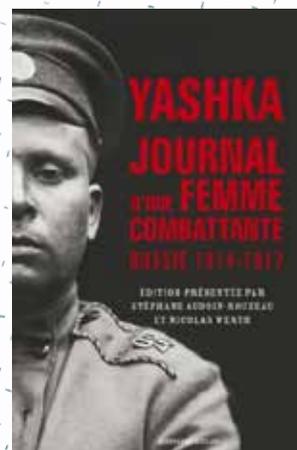
*Pages de Gloire*, 23 septembre 1917 : combattantes du bataillon de la mort. © Gallica-BnF



*Le Monde illustré*, 25 août 1917 : le bataillon de la mort à l'exercice. © Historial de la Grande Guerre

Après une période de formation, le bataillon est envoyé sur le front. Moqué, rejeté par les unités masculines, le bataillon de la mort fait preuve d'une grande bravoure au combat et subit de lourdes pertes. Maria Botchkareva est elle-même sérieusement blessée. Fidèles au tsar, les rescapées poursuivent la lutte contre les révolutionnaires bolchéviques et sont démobilisées en novembre 1917. A la chute du gouvernement provisoire, menacée par les Bolchéviks, Yashka se réfugie aux Etats-Unis. Elle revient au pays combattre le bolchévisme en août 1918 et forme une unité d'infirmières intégrée à la Croix-Rouge. Arrêtée par la Tcheka qui la déclare ennemie du peuple, elle est fusillée le 15 mai 1920.

Sa fidélité envers son pays, son courage, son refus de renoncer lui ont valu le surnom de « Jeanne d'Arc russe ».



*Yashka, journal d'une femme combattante*, éditions Armand Colin, 2012


**ANNA  
COLEMAN LADD**


© Library of Congress

En 1917, Anna Coleman Ladd rejoint son mari, mobilisé en Europe dans la Croix-Rouge américaine. Sculptrice, elle s'intéresse aux activités d'un confère britannique qui réalise des prothèses faciales pour les blessés défigurés. Après avoir échangé avec lui, elle décide de mettre son talent au service des « gueules cassées » et ouvre son propre atelier à Paris avec le soutien de la Croix-Rouge américaine.

Avant de s'attaquer au masque, Anna Coleman Ladd cherche avant tout à gagner la confiance du blessé. Elle étudie ensuite des photographies afin de pouvoir se le représenter tel qu'il était avant sa défiguration. Elle réalise alors un moule en plâtre du visage sur lequel elle sculpte le masque destiné à cacher les cicatrices. Réalisé principalement en aluminium, le masque est peint dans une couleur proche de la peau du blessé qui retrouve alors son identité. C'est une étape décisive dans la reconstruction sociale des gueules cassées qui, sans port d'un masque, attirent le regard des passants, pris de pitié ou de dégoût face à de telles blessures.



Le soldat Caudron portant son masque. © Library of Congress



Blessé de la face avant/après le port de son masque. © Library of Congress

Faute de moyens financiers, l'atelier d'Anna Coleman Ladd ferme ses portes en septembre 1919. Aidé de ses quatre assistants (dont la sculptrice française Jane Poupelet), la sculptrice au grand cœur a façonné des masques pour près de 200 blessés. Tous lui témoignent une profonde reconnaissance. L'un d'eux lui écrit que grâce à elle, il peut « vivre à nouveau » ; un autre que sans elle il n'aurait pu épouser la femme qu'il aimait. Son dévouement lui vaut d'être promu au grade de chevalier de la Légion d'Honneur en 1932.



Gueule cassée portant son masque au côté d'Anna Coleman Ladd au moment de quitter l'atelier. © Library of Congress



© Library of Congress

ANNE  
MORGAN



A la mort de son père en 1913, Anne Morgan devient la plus riche héritière du monde. Lorsque la Grande Guerre éclate, elle séjourne en France dans sa villa de Versailles. Elle décide de rentrer aux Etats-Unis pour œuvrer auprès des associations caritatives d'aide à la France et collecter des fonds pour secourir les victimes de la guerre en Europe. Elle fonde une association qui fournit du matériel aux hôpitaux et envoie des colis aux soldats blessés. En 1917, elle s'engage dans le « Fonds français d'urgence pour les blessés » et revient en France pour assurer sa mission. A son arrivée dans l'Aisne, elle est confrontée à l'extrême précarité qui frappe les populations civiles victimes de la guerre.



Anne Morgan (à gauche) et son amie, Anne Murray Dike. © Médiathèque de l'Architecture et du Patrimoine (Droits réservés)



Uniforme de conductrice du C.A.R.D. © RMN/Musée franco-américain de Blérancourt (Droits réservés)

Aidée de son amie Anne Muray Dike, elle crée en 1918 le Comité Américain pour les Régions Dévastées (C.A.R.D) et recrute des volontaires, essentiellement féminines. Le comité s'applique à fournir aux populations vêtements, couvertures, ustensiles de cuisine, outils agricoles, semences, bétail...

Installé au château de Blérancourt, le C.A.R.D s'attache également à apporter les moyens matériels et le soutien moral nécessaires à la reconstruction des villages dévastés. Sont mis à la disposition de ces populations dispensaires, magasins, bibliothèques, écoles, crèches... Le C.A.R.D intervient ainsi dans tous les domaines de la vie quotidienne : alimentation, logement, santé, éducation, loisirs.



Distribution de lait aux habitants de Blérancourt, octobre 1917. © La Contemporaine

De 1917 à 1924, le comité fait des miracles. Ses actions bénéficient à plus de 60.000 personnes de 127 communes des cantons de Blérancourt, Anizy-le-Château, Coucy-le-Château, Soissons et Vic-sur-Aisne. Après les avoir rendues opérationnelles, Anne Morgan recrute des femmes françaises qui, une fois formées à l'action sociale, se voient confiées la direction des différentes structures mises en place.

Pour l'ensemble de son œuvre humanitaire, Anne Morgan se voit décerner la Légion d'Honneur en 1924 avant d'être élevée au rang de commandeur de la Légion d'Honneur en 1932.

Lorsqu'elle débute la Seconde Guerre mondiale, elle revient à Blérancourt et fonde le Comité Américain de Secours aux Civils pour assister les populations contraintes à l'exode mais doit abandonner les lieux au printemps 1940 devant l'avancée des troupes allemandes.

→ Pour plus d'informations : Musée franco-américain de Blérancourt (Aisne) : <https://museefrancoamericain.fr>


**BLANCHE  
MAUPAS**


© Droits réservés

Blanche épouse Théophile Maupas en 1907. Tous deux sont instituteurs. Comme bien d'autres, son mari est mobilisé en 1914 et rejoint le 336<sup>e</sup> régiment d'Infanterie. Son unité participe à l'offensive en Champagne au printemps 1915.


 Théophile Maupas.  
© Droits réservés

Deux monuments, à Sartilly et à Suippes, sont érigés afin de commémorer les quatre caporaux fusillés de Souain, dans la Marne.



Monument du cimetière de Sartilly inauguré en 1925. © Gallica-BnF

Après plusieurs assauts aussi vains qu'inutiles, sa compagnie refuse de sortir de la tranchée alors que le commandement ordonne une nouvelle attaque. L'officier porte ce « refus d'obéissance en présence de l'ennemi » devant le conseil de guerre de la 60<sup>e</sup> division qui se réunit le 16 mars 1915 pour juger quatre hommes de la compagnie tirés au sort. Louis Girard, Lucien Lechat, Louis Lefoulon et Théophile Maupas sont jugés coupables et fusillés le lendemain.

Soutenue par la Ligue des Droits de l'Homme, Blanche Maupas mène sa propre enquête. Plusieurs camarades officiers de son mari lui confirment que « son mari est digne de toute leurs estime » et lui promettent d'en « témoigner quand besoin sera ». Avec les veuves des trois autres victimes, elle entreprend un long combat juridique afin d'obtenir la révision du jugement du conseil de guerre. Par deux fois, en 1921 et en 1926, la Cour de cassation rejette la demande.

Le 9 août 1923, Blanche Maupas obtient que son mari, enterré près du lieu de son exécution, soit exhumé et rejoigne le cimetière de son village, Sartilly, dans la Manche, et que son nom apparaisse sur le monument aux morts communal.

Il faut attendre le 2 mars 1934 (19 ans après l'exécution de Théophile) pour qu'une cour spéciale de justice – jugeant irréalisable l'ordre d'attaquer qui avait été donné à la compagnie – réhabilite officiellement Théophile Maupas et ses trois camarades.

Blanche Maupas a poursuivi sa carrière d'institutrice avant d'être nommée directrice d'école à Cherbourg.



Blanche Maupas, film de Patrick Jamain avec Romane Bohringer dans le rôle principal (2010).


 NICOLE  
MANGIN


© Droits réservés

A 18 ans, à une époque où l'on considère encore que les femmes sont inaptes à exercer cette profession, Nicole Mangin entreprend des études de médecine. Grâce à son caractère bien trempé, elle se fait une place dans ce monde très masculin et devient externe des hôpitaux de Paris trois ans plus tard. C'est à regret qu'elle abandonne ses études après son mariage. Lorsque la guerre éclate en août 1914, suite à une erreur de l'administration militaire qui croit s'adresser au docteur « Gérard » Mangin, elle reçoit son ordre de mobilisation pour rejoindre un hôpital de réserve. Le médecin-chef porte une réclamation mais elle insiste pour être maintenue à son poste. Faute d'uniformes féminins disponibles, elle reçoit celui de doctresse de l'armée britannique...

Seule femme-médecin dans l'armée française et bien qu'elle subisse régulièrement les quolibets des médecins qu'elle rencontre au gré de ses affectations, elle fait preuve de ses compétences et obtient le grade de médecin-auxiliaire (même si on continue à lui octroyer la solde d'une simple infirmière). Lorsqu'elle arrive dans un hôpital du secteur de Verdun, le médecin-chef lui interdit l'accès aux salles d'opération mais sa volonté, son abnégation et son savoir-faire font taire les réticences.



*L'Image de la guerre*, n°106, novembre 1916 : Nicole Mangin et sa chienne "Dun", diminutif de Verdun.  
© Historial de la Grande Guerre



Nicole Mangin (à droite) au milieu de blessés en convalescence. © Droits réservés

Assurant des interventions chirurgicales de plus en plus lourdes, elle est blessée par un éclat d'obus lors de l'évacuation de son hôpital vers Bar-le-Duc. Promue médecin-major lieutenant au printemps 1916 puis médecin-major capitaine en décembre, elle est nommée directrice de l'hôpital-école Edith Cavell à Paris. Elle enseigne alors aux élèves-infirmières la théorie et la pratique et demande à son amie Marie Curie d'assurer les cours de radiologie. Ne s'autorisant que de très courtes nuits de repos, elle s'investit pleinement et, lors de l'épidémie de grippe espagnole, son hôpital – reconnu comme celui qui enregistre le moins de décès – est montré en exemple.

Nommée médecin-chef de l'hôpital militaire, membre active de la Ligue internationale contre le cancer, elle poursuit ses missions avec acharnement, refusant de se ménager bien qu'elle soit à bout de forces. En mai 1919, elle se prépare à parcourir le monde pour donner des conférences sur le rôle des infirmières en temps de guerre mais est retrouvée morte à son domicile le 6 juin, quelques jours avant son départ. Les flacons et boîtes de médicaments retrouvés vides à côté d'elle laissent penser qu'elle a cédé à une profonde dépression, au surmenage ou à un syndrome post-traumatique suite à son expérience sur le front de Verdun.

Jamais l'Armée ne jugera bon de l'honorer à sa juste valeur et seuls ses anciens patients de Verdun, en se cotisant pour lui offrir une plaque funéraire, lui exprimeront une juste reconnaissance : « Glorieux-Vadelaincourt – 1914-1916. Ceux qui lui doivent la santé, ceux qui lui doivent la vie ».



© Library of Congress

**FLORA  
 SANDES**


Enfant, Flora Sandes est ce qu'on appelle un « garçon manqué ». Elle aime le tir et l'automobile. Devenue secrétaire, elle profite de son temps libre pour se former aux gestes de premier secours et rejoint en 1910 le *Women's Sick and Wounded Convoy*, une association médicale féminine. En 1912, lors de la première guerre des Balkans, elle accompagne le WSWC en Serbie et en Bulgarie.

Lorsque la Grande Guerre éclate, elle se porte volontaire comme infirmière auprès de l'armée britannique mais sa demande est rejetée. Elle s'engage alors auprès d'une unité d'ambulance dirigée par une infirmière américaine et retourne en Serbie, en guerre contre l'Autriche-Hongrie. Souhaitant travailler au plus près des combats, elle se rapproche de la Croix-Rouge serbe et intègre l'unité médicale du 2<sup>e</sup> régiment d'Infanterie serbe. Lorsque son unité est contrainte à la retraite et que les infirmières ne sont plus utiles, elle endosse l'uniforme des combattants avec le soutien du général Milos Vasic et devient la seule britannique à être officiellement reconnue comme combattante.


 Flora Sandes en uniforme.  
 © Droits réservés

Promue caporale en 1916, elle est grièvement blessée lors d'un corps à corps en Macédoine par l'explosion d'une grenade. Elevée au grade de sergent-major, elle se voit décernée l'Ordre de l'Etoile de Karageorge, la plus haute distinction militaire serbe.



Flora Sandes et deux officiers serbes à Salonique, Grèce, 1917. © Imperial War Museum (Droits réservés)

En 1916, elle rédige et publie ses mémoires, « *Une Britannique, sergent dans l'armée serbe* », en s'appuyant sur son journal et ses lettres et fait don de ses droits d'auteur pour soutenir l'armée serbe. Ne pouvant suite à sa blessure réendosser l'uniforme et reprendre le combat, elle crée une fondation pour venir en aide aux prisonniers serbes et termine la guerre dans un hôpital à s'occuper des blessés.



Etoile de Karageorge

Timbre de la poste serbe à l'effigie de Flora Sandes, 2015





SUZANNE  
NOËL



© Ville de Paris - Bibliothèque  
Marguerite Durand

Après son mariage avec le dermatologue Henri Pertat en 1897, Suzanne se lance dans les études avec l'accord de son mari. Elle obtient son baccalauréat puis commence sa médecine. A cette époque, les femmes sont encore très rares dans ce domaine. En 1908, elle devient externe des hôpitaux de Paris à l'hôpital militaire du Val-de-Grâce dans le service du professeur Morestin, pionnier de la chirurgie maxillo-faciale. Suzanne a un vrai talent de dessinatrice et fréquente galeries et musées. Elle développe ce côté artistique qui lui permet de ne pas avoir son pareil pour recréer un visage. Elle prolonge sa formation en entrant en 1909 dans le service dermatologique du professeur Brocq à l'hôpital Saint-Louis. Une de ses premières patientes est la comédienne Sarah Bernhardt suite à un lifting loupé.

En 1914, sans avoir pu soutenir sa thèse de doctorat, elle est autorisée à exercer la médecine et rejoint le professeur Morestin à l'hôpital militaire du Val-de-Grâce. En 1916, elle se forme aux techniques de la chirurgie réparatrice et correctrice. Dans des conditions précaires, elle participe à l'effort de guerre en opérant les « gueules cassées », les blessés de la face. En 1918, son premier mari meurt des suites des effets du gaz moutarde respiré sur le champ de bataille. Elle se remarie avec André Noël. La chirurgie esthétique occupe une place fondamentale dans sa vie et soutient sa thèse en 1925 : « Je m'étais en outre spécialisée dans la chirurgie plastique, inconnue jusque-là, et on disait de moi que j'étais folle. » Elle étend ses activités de chirurgie, jusque-là confinées au visage, aux autres parties du corps (remodelage des seins, des fesses, des cuisses, dégraissage de l'abdomen et des jambes).

Elle invente des techniques (dégraissage par aspiration) et des instruments encore utilisés aujourd'hui. Elle contribue aussi à développer des techniques de reconstruction pour des cas de mutilations sévères et d'anomalies physiques. En 1922, sa fille Jacqueline meurt de la grippe espagnole. Son mari, André Noël, ne s'en remet pas. Il sombre dans la dépression jusqu'à se jeter dans la Seine sous les yeux de sa femme, la laissant criblée de dettes. Suzanne demande et obtient que les ponts de Paris soient équipés de bouées de sauvetage.

Avec son confrère Raymond Passot, elle permet la légitimation de la chirurgie esthétique en France, jusque là dépréciée. En 1928, elle reçoit la Légion d'honneur et la reconnaissance de la nation pour sa contribution à la notoriété scientifique de la France sur la scène internationale. Impliquée dans la cause des femmes, elle organise en 1923 une manifestation pour appeler les femmes qui travaillent à ne pas payer d'impôts puisque l'État ne leur reconnaît aucun droit. Elle est alors contactée par deux Américaines fondatrices d'un club défendant les droits des femmes, les *Soroptimist*. En 1924 elle fonde le 1<sup>er</sup> club Soroptimist français. Parallèlement, à partir de 1926, elle est également ambassadrice de l'œuvre de l'enfance « Les P'tits Quinquins » dont l'objectif est de lever des fonds pour permettre aux enfants issus des départements du nord de la France de partir en colonie de vacances. Au printemps 1936, elle est opérée de la cataracte et réalise qu'elle ne peut plus exercer au même rythme qu'avant son métier de chirurgien. Elle va alors se consacrer au club Soroptimist, voyageant à travers l'Europe et le monde pour ouvrir de nouvelles antennes. Pendant la guerre de 1939-1945, elle modifie les visages de résistants ou de juifs recherchés par la Gestapo. À la Libération, elle intervient pour effacer les séquelles physiques de déportés des camps de concentration nazis. Après la Seconde Guerre mondiale, elle devient une ambassadrice de la chirurgie plastique et du féminisme à travers le monde.


**SARAH  
BERNHARDT**


© National Portrait Gallery

Sarah Bernhardt est la première comédienne à s'être produite sur les cinq continents. Cela lui vaut une grande renommée. N'hésitant pas à jouer des rôles masculins, on la surnomme « la voix d'or », « la divine » et Jean Cocteau invente pour elle l'expression de « monstre sacré ». En janvier 1914, son talent lui vaut d'être décorée de la Légion d'Honneur. Mais le 22 février 1915, suite à une tuberculose osseuse, elle est amputée de la jambe au-dessus du genou droit ; refusant les prothèses, c'est en chaise à porteurs qu'elle se déplace alors, ce qui ne l'empêche pas de continuer à se produire.

Son ardent patriotisme la rapproche du front pour soutenir le moral des soldats lors de représentations du Théâtre aux armées. Ses prestations sont conclues par un vibrant appel aux armes et par le chant de La Marseillaise. Elle écrit plusieurs pièces et films patriotiques. Dans une pièce intitulée « Les cathédrales », où ces dernières sont douées de la parole, elle joue le rôle de la cathédrale de Strasbourg ! L'actrice Béatrix Dussane, qui joue avec elle à plusieurs reprises auprès des soldats, dira de Sarah Bernhardt : « J'avais vu le génie de Sarah, je vis son courage ! Non, nous n'avons pas été bombardées, il ne s'agit pas de cela. Mais son courage d'infirmes, à qui la volonté tient lieu de tout à chaque heure du jour ».


 Sarah Bernhardt  
 au milieu des  
 soldats. © La  
 Contemporaine


Dans la pièce « Du théâtre au champ d'honneur », Sarah Bernhardt joue le rôle d'un jeune soldat qui meurt sur le champ de bataille après s'être couvert de gloire. Sa dernière réplique est à l'image de son propre engagement : « Ne leur pardonnez pas car ils [les Allemands] savent ce qu'ils font ». © Gallica-BnF/ Agence Rol

L'amour pour son pays l'amène également à parcourir le monde pour mettre en valeur la culture française, tant décriée par les Allemands. En septembre 1916, elle part ainsi pour une tournée de dix-huit mois aux Etats-Unis afin de les convaincre d'entrer en guerre. Elle a le sentiment du devoir accompli lorsque le président américain, Woodrow Wilson, déclare la guerre à l'Allemagne – même si sa décision n'a pas été dictée par la seule volonté de la comédienne !


 Sarah Bernhardt en costume de scène dans  
 sa loge, 1921. © Doits réservés

## FICHE ÉLÈVE N°1

- Organisation de la classe : groupe de 2 à 3 élèves.
- Documents : une biographie est distribuée à chaque groupe (voir pages 17 à 29).
- Activités :
  - en groupe : lire la biographie et préparer une présentation orale du personnage étudié.
  - collectif : chaque groupe présente sous forme d'un exposé oral rapide (2 à 3 mn) le personnage qu'il a étudié.
  - individuellement : les élèves complètent le tableau suivant au fil des exposés.

	Activité avant-guerre	Activité pendant la Grande Guerre	Activité après-guerre	Distinctions honorifiques
Sarah BERNHARDT				
Louise DE BETTIGNIES				
Maria BOTCHKAREVA				
Edith CAVELL				
Anna COLEMAN LADD				
Marie CURIE				
Nicole MANGIN				
Marie MARVINGT				
Blanche MAUPAS				
Emilienne MOREAU				
Anne MORGAN				
Suzanne NOËL				
Flora SANDES				

**FICHE ÉLÈVE N°2**

Reliez chacune de ces femmes au domaine dans lequel elle s'est distinguée pendant la Grande Guerre.



M. CURIE



F. SANDES



S. NOËL



N. MANGIN



L. DE BETTIGNIES

MILITAIRE

HUMANITAIRE



B. MAUPAS



E. MOREAU

JUSTICE

RÉSISTANCE



A. MORGAN



E. CAVELL

SPECTACLE

MÉDECINE



A. COLEMAN LADD



M. MARVINGT



S. BERNHARDT



M. BOTCHKAREVA

**FICHE ÉLÈVE N°3**

• Lisez attentivement cette lettre envoyée le 27 août 1914 par Marie-Louise Thomassin à Alexandre Millerand, ministre de la Guerre.

→ *Pardonnez-moi si je me permets de vous écrire, mais c'est mon cœur de Française qui me le dicte. Ne pourriez-vous donc pas aussi créer des régiments de femmes pour la défense de notre Cher Pays ?*

*Beaucoup, j'en suis certaine, ne demanderaient pas mieux que de pouvoir verser leur sang. Ne pourriez-vous pas me prendre comme volontaire et m'envoyer à la frontière ? Ah ! quelle fierté pour moi si vous daigniez m'accepter parmi tous ces braves. Je ne crains rien. Je ne puis rester en place. Je ne puis vous expliquer ce qui se passe en moi, mais je me sens une volonté surnaturelle.*

*A quoi sont bonnes les femmes si elles ne peuvent même pas défendre leur Mère-Patrie, cette France chérie que tous ses enfants aiment ?*

• Que demande Marie-Louise Thomassin ?  
Que pensez-vous de sa requête ?

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

• Auxquelles des ces autres femmes pourrait-on comparer Marie-Louise Thomassin ? Cochez votre proposition puis justifiez votre choix.




B. MAUPAS




M. CURIE




M. MARVINGT




M. BOTCHKAREVA




A. MORGAN




F. SANDES

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

## FICHE ÉLÈVE N°4

- Découvrir d'autres femmes qui ont, chacune à leur manière, marqué la Grande Guerre (voir les quelques exemples ci-dessous). Des rapprochements pourront être faits ; par exemple Marie-Léonie Vanhoutte et Louise de Bettignies (voir la biographie page 18).
- Les élèves peuvent mener leurs recherches en bibliothèque, sur Internet... et rédiger de courtes biographies.
- Ces biographies peuvent donner lieu à une présentation orale et/ou être regroupées pour constituer un recueil papier/numérique.



Gabrielle  
PETIT



Louise  
THULIEZ



Marcelle  
SEMMER



Hélène  
BRION



Marie-Léonie  
VANHOUTTE



Marie  
DE CROÏ



Yolande  
DE BAYE



Elizabeth  
de BELGIQUE



Les sœurs  
VATEL



Marguerite  
DURAND



Marcelle  
CAPY

## FICHE ÉLÈVE N°5

• Lisez ces témoignages d'infirmières australiennes avant de répondre aux questions.

→ « La rivière était gelée... Les conduites d'eau avaient éclaté et nous ne pourrions avoir d'eau avant un bon moment, pas même pour laver les patients... Ici, nous recevions les victimes directement du champ de bataille, certains très sévèrement blessés et souffrant vivement du froid. Un grand nombre d'entre eux souffraient du "pied des tranchées" et d'engelures. Plusieurs patients étaient frigorifiés dans les ambulances qui les menaient à nous. » (Sœur Aileen Lucas écrivant depuis la tente de l'Hôpital général Australien n°1 en France, 1917)

→ « Je n'entendais rien d'autre que le grondement des avions et de l'artillerie. Cela semblait être la seule chose vivante dans les environs... Je ne cessais d'appeler l'aide-soignant pour qu'il m'aide, et je pensais qu'il avait la trouille, mais le pauvre garçon avait été réduit en miettes... J'avais mon bras droit sous une jambe que je croyais être [celle d'un patient qu'on essayait d'aider] mais quand je la soulevais, je découvris avec horreur que c'était une jambe seule (détachée) avec une botte... dessus. Une des jambes de l'aide-soignant qui lui avait été arrachée et avait atterri sur le lit du patient. Le lendemain ils trouvèrent son tronc dans un arbre à environ 20 mètres de là... » (Sœur Alice Ross King, racontant l'expérience d'un tir de barrage à un poste de triage des victimes, Messines en 1917)

→ « On se rend compte de ce à quoi peuvent ressembler les horreurs de la guerre pour réduire des hommes si bien à cet état là. L'un d'eux, âgé de 26 ans est comme un enfant, qui réapprend à parler. Il est très intelligent, on ne peut pas dire qu'il est cinglé, mais sa condition ne s'améliore pas. C'est pathétique de voir les jouets et livres d'images sur son casier... je n'ai jamais aimé travailler avec les malades mentaux, car c'est vraiment crevant. Je me sens comme un morceau de ficelle mâchée après mon service... La psychose traumatique fait

peur, pire que la mort. » (Evelyn Davies auprès de soldats atteints de psychose traumatique)

→ « Ils ont un service spécial mâchoires ici, où ils reçoivent ceux qui ont le visage broyé, et ils font vraiment des miracles. Ils ont un sculpteur français particulier – terriblement intelligent – qui fait des nouvelles mâchoires, de nouveaux nez, de nouveaux visages, et les hommes sembleront à peine défigurés. C'est un hôpital spécial de chirurgie et nous avons toutes les pires blessures – donc vous pouvez imaginer le travail qu'il y a... [...]. On ne peut rien avoir d'autre que des pâtisseries infectes et des trucs à la crème ici. J'en ai marre de la cuisine française. » (Anonyme dans un hôpital français)

• Repérez les différents lieux où exercent ces infirmières : .....

.....

• Enumérez les types de blessures auxquelles sont confrontées ces infirmières

.....

.....

• Identifiez les difficultés rencontrées par ces infirmières dans leur travail : .....

.....

.....

• Relevez le lexique utilisé pour traduire leurs impressions et leurs sentiments : .....

.....

.....

• A quel témoignage êtes-vous le plus sensible ? Expliquez pourquoi : .....

.....

.....

**FICHE ÉLÈVE N°5 BIS (ENGLISH)**

1. Read this testimonies of australian nurses before answering questions..

→ « The river was frozen... The water pipes burst, and we could not get any water for some time, not even to wash the patients... Here we received the casualties straight from the field, some very severely wounded, and feeling the cold very greatly. A great number of them had trench feet and frost-bite. Several patients were frozen to death in the ambulances coming down to us. » (Sister Aileen Lucas writing from 1 Australian General Hospital tent hospital in France, 1917)

→ « I could hear nothing for the roar of the planes and the artillery. I seemed to be the only living thing about... I kept calling for the orderly to help me and thought he was funkng, but the poor boy had been blown to bits... I had my right arm under a leg which I thought was [a patient's she was trying to help] but when I lifted I found to my horror that it was a loose leg with a boot... on it. One of the orderly's legs which had been blown off and had landed on the patient's bed. Next day they found the trunk up a tree about twenty yards away... » (Sister Alice Ross King, writing about experiencing an artillery barrage at a Casualty Clearing Station at Messines in 1917)

→ « One realises what the horrors of war must be like to reduce such fine men to this state. One aged 26 is just like a child, learning to talk again. He's very bright, you can't exactly call him mental but his condition never improves. It's pathetic to see the toys and picture books on his locker... I never did like working with mentals, for it takes so much out of me. I feel like a piece of chewed string after duty... Shell shock is fearful, worse than death. (Sister Evelyn Davies in a ward for the shell-shocked)

→ « They have a special Jaw Ward here, where they have all the smashed-up faces, and really they do wonders. They have a special French sculptor – most frightfully clever –

who makes new jaws and noses and faces and the men will hardly be disfigured at all. This is a special Surgical Hospital and we get all the worst wounds – so you can imagine the work there is... [...]. you can't get anything but beastly pastry and cream things here. I am sick of the sight of French cooking. » (Anonymous in a franch hospital)

Spot the different locations where nurses have to work : .....

List the different types of wounds that nurses have to deal with : .....

Identify the difficulties nurses encounter while doing their job : .....

Find the different words used by the nurses to express their feelings and emotions : .....

Which testimony can you relate to ? Why ? .....